

Nous espérons que vous voudrez bien accueillir ce faible geste de notre affectueux estime et de la reconnaissance de vos concitoyens.

Un revenant de 1848

Le Propagateur a reçu et publie la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur, Vous avez affirmé, dans votre numéro de mardi dernier, que M. Desurmont, de Marquillies, candidat du parti républicain dans les deux cantons de Tourcoing, est un libéral à la façon de M. Gambetta.

La circulaire de M. Desurmont vient de paraître; elle ne laisse aucun doute. L'ancien député de 48 se glorifie de ses votes, et déclare que « SES PRINCIPES SONT RESTÉS LES MÊMES. »

Il sera donc avec les radicaux contre les conservateurs, avec les ennemis de la religion contre les catholiques. Car il votait avec les Montagnards, avec Ledru-Rollin, Barbès, Arago, Quinet, Félix Pyat, et je ne puis contenir mon indignation quand il ose dire qu'il faisait partie de la « majorité conservatrice. »

C'est faux ! Voici des dates et des faits qui le prouvent :

1° Le 5 juillet 1848, M. Desurmont a voté CONTRE L'AMENDEMENT BONJEAN, qui blâmait l'envoi de 15.000 *Manuels républicains* aux instituteurs primaires, par le ministre Carnot. Ces *Manuels*, publiés sous les auspices du ministre, devaient faire le texte de développements dans les écoles. On y parlait, entre autres doctrines détestables, du divorce !

M. Desurmont a voté en faveur de cet enseignement. C'est nous dire d'avance qu'il voterait pour l'instruction laïque obligatoire sans enseignement religieux; — qu'il voterait pour la suppression de la liberté de l'enseignement.

2° Le 24 mars 1849, M. Desurmont vota POUR LE MAINTIEN DES CLUBS, d'où était sorti la sanglante insurrection de juin 48.

Donc, puisque « SES PRINCIPES SONT RESTÉS LES MÊMES, » il voterait pour l'ouverture permanente de ces dangereuses réunions publiques dont les réunions électorales de Paris ne sont qu'un diminutif, et quel diminutif ! Tout y est battu en brèche : religion, bons sens, ordre social.

Et M. Desurmont se prétend « conservateur ! » Oui, conservateur du désordre. Impossible de conclure autrement.

3° Le 10 avril 1848, M. Desurmont a voté CONTRE L'INAMOVIBILITÉ DE LA MAGISTRATURE.

Il le ferait encore. Pour tout bon radical, la force de la justice doit être diminuée, en même temps qu'on augmente celle des « meneurs. »

4° Dans le même ordre d'idées, M. Desurmont a voté le 3 avril 1849 pour la suppression du traitement du général Changarnier, dont l'énergique attitude avait sauvé Paris de la guerre civile dans la journée du 29 janvier précédent.

5° Le 27 septembre 1848, M. Desurmont a voté contre l'institution de DEUX CHAMBRES. Donc, il voterait pour la suppression du Sénat, puisque « SES PRINCIPES SONT RESTÉS LES MÊMES. »

6° Le 29 septembre, M. Desurmont a voté CONTRE l'amendement qui établissait LE VOTE A LA COMMUNE.

Donc, il voterait pour le rétablissement du vote au canton, qui est un véritable obstacle à l'expression réelle du vote des électeurs des campagnes.

7° Le 12 janvier 1849, M. Desurmont votait, avec MM. Félix Pyat et les autres, contre la dissolution de l'Assemblée, — dont la mission était pourtant finie par le vote de la Constitution. Il craignait, avec raison, de voir le pays nommer des députés moins révolutionnaires que les Constituants. Il devait bien craindre, aussi, d'être renvoyé à ses travaux ordinaires; — car, pour ce

qui est de ses travaux législatifs, ils se sont bornés à écrire quatre lignes au président pour demander un congé le 29 novembre.

J'ai beaucoup cherché partout : pas un discours, pas un rapport, pas un mot. Voici textuellement le relevé de ses états de services dans le *Moniteur officiel* :

Desurmont Louis. Est élu représentant du peuple par le département du Nord. Est admis. Demande et obtient un congé.

Le 20 février, les électeurs lui épargneront la peine d'écrire pour en demander un second.

Et ils feront bien.

Car M. Desurmont n'est pas conservateur, quoiqu'il ose dire.

Car les intérêts industriels et commerciaux de nos cantons qu'il a quittés depuis cinquante ans, lui sont complètement étrangers. Il écrit bien dans sa circulaire les mots : « Industrie et commerce; » mais tout le monde sait que les questions de cet ordre sont si compliquées qu'il faut une longue pratique et beaucoup d'études, pour les connaître et les discuter.

De la religion, il écrit aussi le nom. Mais là encore, le nom ne suffit pas. Le Constituant de 48 ne nous rassure point du tout sur les sentiments du candidat de 76. Nous avons le droit de dire que M. Desurmont est l'ami de M. Gambetta, l'ennemi, comme lui, de la liberté religieuse.

J'ai cru de mon devoir, monsieur le rédacteur, de communiquer mes impressions à tous les électeurs par la voie de votre journal, parce que la situation est grave au point de vue religieux et social, et il faut que les votes soient aussi éclairés que possible.

Nous voterons contre M. Desurmont. UN ÉLECTEUR RURAL.

CHRONIQUE

M. Patin est au plus mal. A l'heure présente, le dévouement fatal est à prévoir; le malade a complètement perdu connaissance. Tous les membres de l'Institut se sont déjà fait inscrire chez leur éminent collègue.

M. Joly, substitut du procureur de la République à Reims, vient d'être appelé par M. le préfet de police Voisin à remplir près de lui les fonctions de chef du cabinet, en remplacement de M. Patinot, démissionnaire.

M. Joly a reçu hier les chefs et employés de la division qui vient d'être placés sous les ordres.

Samedi, à 9 heures du matin, les officiers de la garde républicaine, sous la conduite de leur colonel, M. Lambert, sont allés rendre une visite d'adieu à l'ancien préfet de police, M. Léon Renault.

M. Louvet, député, ancien président du tribunal de commerce de la Seine, a succombé hier matin, à une courte maladie. M. Louvet était vice-président du comité central de l'Union conservatrice.

M. le comte de Carné, membre de l'Académie française, ancien député, est mort. M. le comte de Carné était âgé de 72 ans.

LETTE DE PARIS

Paris, dimanche 13 février. Dans les 20 arrondissements de Paris, il n'y a pas un mur, une place libre qui n'ait été couvert par les affiches des candidats députés; et ces affiches sont renouvelées et doivent l'être, car chaque nuit un grand nombre sont arrachées. Les radicaux prétendent que ce sont les révolutionnaires qui se rendent coupables de cet attentat contre la liberté électorale; et réciproquement les réactionnaires accusent les frères et amis.

À chaque élection nous avons le candidat fantaisiste : autrefois c'était Bertron, le candidat humain; nous ne par-

lons pas du père Gagne, l'archi-monarque, l'archi-toqué, qui qu'il aille dans toutes les réunions publiques pour sa candidature, parce que le père Gagne, tout toqué qu'il est, n'en est pas moins un malin qui ne fait pas de frais d'affiches; cela coûte cher. Cette année nous avons Pradi-Bayard, « le candidat littéraire », homme d'état énergique comme pas un. C'est lui qui parle ainsi sur son affiche, agrémentée de dessins, où il se représente à cheval; il se dit aussi « candidat bucéphale ». Puis nous avons le candidat réformateur-radical : le citoyen Obriot est avocat et promet à quiconque voudra visiter son cabinet une brochure sur les droits du citoyen.

Depuis que M. Daguin, ancien président du tribunal de commerce, a posé sa candidature, on remarque que M. Thiers a fait décoller le nombre de ses affiches : on les colle par cinq à la fois se tenant ensemble à la file.

Cette candidature conservatrice a eu le don de provoquer chez M. Thiers la plus vive irritation, et il faut qu'il soit très-vive, en effet, pour l'avoir déterminé à se présenter aujourd'hui dans une réunion électorale, vous pensez bien qu'il ne s'agit pas d'une réunion publique, dans laquelle il serait exposé à rencontrer quelques-uns de ceux qui ont pris part à la démolition de sa maison, mais d'une réunion privée à laquelle n'ont été invités que des amis, soigneusement épluchés par M. Barthélemy St-Hilaire. Il y fera une profession de foi républicaine pour rallier les frères et amis qui se défient de lui. M. Thiers tient beaucoup à être élu à Paris, et il opérera certainement pour le mandat de député. Les électeurs de Belfort devront se pourvoir d'un sénateur. Le dauphin de M. Thiers, M. Gambetta, termine son tour de France, et est attendu à Paris, où il doit prononcer un grand discours pour enlever les suffrages des électeurs de Belleville, car, lui aussi, tient à pouvoir se dire l'élu de Paris.

Il y a désaccord entre le comité Changarnier et le comité bonapartiste. On avait annoncé que le comité présidé par le général Changarnier patronnait la candidature de M. Haussmann, et pour faire preuve de bon procédé, le comité bonapartiste appuyait à son tour M. Daguin.

Or, voilà que le général Changarnier fait savoir par une lettre adressée aux journaux que son comité patronne, non pas M. Haussmann, mais M. de Plœuc, sous-gouverneur de la Banque. Néanmoins, le comité bonapartiste continue de patronner M. Daguin. En réalité, il faut bien dire que tous ces comités n'exercent qu'un très médiocre influence sur les électeurs, et qu'il ne servent absolument qu'à organiser le collage des affiches et la distribution des bulletins de vote et des professions de foi.

On apprend la mort de deux hommes qui avaient été tous deux candidats au Sénat : M. René Belhomme, frère du député, et M. Louvet, député, ancien président du tribunal de commerce, vice-président du comité Changarnier. Il a été dit ce matin un mot cruel : « Ils sont morts d'une candidature rentrée. »

Il y a eu grand bal cette nuit à l'ambassade d'Allemagne : le président de la République y assistait.

M. Buffet accepte définitivement la candidature à Remiremont, dans les Vosges; mais il ne quittera pas Paris avant la réunion des deux nouvelles Assemblées.

Roubaix-Tourcoing ET LE NORD DE FRANCE

Mairie de la ville de Roubaix. Elections des députés.

Le Maire de la ville de Roubaix, chevalier de l'ordre de la Légion d'Honneur,

Vu le décret du 28 janvier 1876, fixant au dimanche 20 février courant, l'ouverture du scrutin pour l'élection des députés;

Vu la loi du 30 novembre 1875;

Vu le décret réglementaire du 2 février 1875;

Donne avis à ses concitoyens, que le tableau contenant les rectifications

de la vaine et y réguer, malgré l'éloignement et malgré les obstacles?

— Je le crois, dit Aline simplement. J'ai foi en la toute-puissance d'un amour sincère.

— Est-ce vrai... est-ce possible? murmura Alexandra, comme se parlant à elle-même et lançant sur les bois et la campagne un regard qui semblait percer les profondeurs de l'horizon. Aline la considéra étonnée et se tut à son tour, respectant son silence.

On touchait aux premiers jours de mars, et l'air, singulièrement radouci, semblait apporter à l'atmosphère les premières effluves du printemps. Dans le bois, la neige couvrait encore les sentiers et scintillait toujours aux branches; mais, dans le jardin de Gionki, elle s'était dissipée sous l'influence d'un rayon, et l'herbe nouvelle montrait, en plus d'un endroit, ses houppes de verdure tendre. La nature allait se réveiller; les beaux jours allaient revenir, avec les douces du printemps et le règne des roses.

Alexandra semblait rêver : ses yeux noirs, ordinairement si fiers, s'exprimaient en ce moment qu'une singulière mélancolie.

« Comme tout est changé depuis ton bal ! dit-elle enfin, avec un soupir, en se tournant vers sa compagne. C'était tout à fait l'hiver alors, et nous aurons les printemps demain; tu as été malade et te voici guérie; M. Thadée Ostierko

opérées à la liste électorale close le 31 mars 1875, est déposé à la mairie (bureau des listes électorales) où tout électeur a le droit d'en prendre connaissance pendant cinq jours.

Hôtel-de-Ville à Roubaix, le 14 février 1876.

Le Maire, C. DESCAT.

M. C. Descat a reçu par la poste, dimanche, vers trois heures, la lettre suivante :

« Monsieur C. Descat, député à l'Assemblée nationale Roubaix. »

« Nous avons l'honneur de vous inviter à venir assister à la réunion publique qui aura lieu demain dimanche, à midi, rue de Tourcoing, 115 ter. »

« La même invitation a été adressée à M. Dregnaucourt. »

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre parfaite considération. »

« Pour le comité, »

« DELEPORTE-BAYART, président. »

« Roubaix, le 12 février 1876. »

Le timbre de la poste porte « 1^{er} levée, 13 février »; elle est parvenue à M. Descat par le second courrier, ainsi que nous le disons plus haut.

Ce matin, ont eu lieu les funérailles de M. Achille Bossut. Une affluence énorme se pressait dans l'église Saint-Martin.

La messe de Requiem, de Verdi, a été chantée par les anciens membres de la Société Orphéonique, dont M. Achille Bossut faisait partie.

Les coins du poêle étaient tenus par d'anciens officiers de la garde-mobile.

Un de nos concitoyens M. Jean Grimprez, capitaine au 44^e de ligne, est nommé chef de bataillon au 69^e régiment d'infanterie.

M. Grimprez a conquis tous ses grades dans les diverses compagnies de Crimée, d'Italie et de 1870.

Hier, trois belges s'étaient glissés dans la réunion électorale de la rue de Tourcoing. Des agents de sûreté les ayant aperçus, les ont pris à la remorque et leur ont dressé procès-verbal.

Un employé, vient de se sauver, en emportant une somme importante, que son patron (de Tourcoing) l'avait chargé de recevoir pour lui. Le voleur a vingt-sept ans; il demeurait à Roubaix.

On a arrêté, hier, pour ivresse et outrages aux agents, deux belges, dont l'un, Constantin E., un natif d'Ham, a voulu renfoncer les côtes au représentant de l'autorité qui procédait à son arrestation.

Le concert que la grande Fanfare a offert hier à ses abonnés a attiré une assistance estimée à environ 1,000 personnes. Le succès de la soirée n'a laissé rien à désirer. Nous en reparlerons.

Les frères Franck, gymnasiarques des Bouffes, sont venus hier au théâtre de la rue du Fontenoy. La recette a été médiocre. Le jour, sans doute, était mal choisi, car les frères Franck méritent véritablement mieux. Disons de plus qu'un accident assez triste a signalé les travaux des deux frères. Un des hommes chargés d'avancer aux gymnasiarques les énormes poids qu'ils soutiennent de leurs trapèzes, a eu la main prise entre ces poids, et il a fallu lui amputer un doigt sans retard. Le nom de cet homme est Henri Taquet, ratta-

cheur.

Nous avons averti à plusieurs reprises nos lecteurs de l'abondance excessive de l'argent et de la dépréciation toujours croissante de cette monnaie qui dans les

était silencieux et maussade, et voici que la gentille affection, les bons sourires commencent à le ranimer. Chez moi seulement, il ne s'opère aucune métamorphose. Mon père est toujours expansif et bon; je suis, comme d'habitude, volontaire et parfois ingouvernable, et mon frère ne revient pas encore de Pétersbourg. Quel dommage qu'il ne se soit pas trouvé à ton bal ! Il se serait beaucoup amusé de cette *Noce de Cracovie*...

A propos, Aline, ne m'as-tu pas dit que c'était cet original, M. Witold Turno, je crois, qui avait sauvé ton cousin.

— Oui, vraiment, dit Aline en se redressant sur son siège. Il a, comme par miracle, rencontré Thadée dans la plaine et, pour faire cesser la poursuite des loups, il leur a abandonné son attelage.

— Et lui, comment s'est-il sauvé ?

— Lui ? Je crois qu'il a sauté dans le traîneau de Thadée.

— Il fallait être bien agile et bien brave pour agir ainsi ! dit Alexandra, avec un éclair dans les yeux. Qu'aurait fait ton cousin, si M. Turno n'eût pas été là ? En vérité, il eût passé un mauvais quart d'heure.

— Tais-toi, Sacha, tu me donnes le frisson en parlant ainsi. Peut-on penser à une scène aussi épouvantable avec une indifférence aussi crnelle ?

— Mais toi-même, Aline, tu me parais assez indifférente à l'égard du sauveur de ton cousin. Tu me dis : *Je crois,*

échanges, en France, conserve bien sa valeur nominale, mais qui subit une perte considérable à l'étranger.

D'après les récentes explorations des ingénieurs américains, le minerai d'argent, dans les mines de *Consolidated Virginia and California*, s'étend jusqu'à 1,400 pieds de profondeur. On n'estime pas la masse totale à moins de 7 millions de tonnes, ayant une valeur de 3 milliards et demi de francs. A 1,600 pieds de profondeur on pourra extraire pour 7 milliards et demi de francs de minerai d'argent.

Tous ces calculs, bien entendu, ne sont pas lettre d'Évangile. Toutefois, en attendant que les ingénieurs se soient trompés de moitié, cette invasion du minerai d'argent aura une influence considérable et tendra nécessairement à faire disparaître partout la monnaie d'argent. Notons que la production de l'or est aussi fort inquiétante.

Ce n'est plus dans les profondeurs de la terre que l'on va chercher l'or en Californie, mais au sommet des montagnes. Le triturage des roches aurifères, le lavage du sable qui en provient s'opère au moyen de moulins hydrauliques avec une incroyable rapidité. Ce sable, finement érosé, est entraîné par l'eau, tandis que les paillettes d'or restent au fond retenues par leur poids, naturellement plus considérable que celui de la pierre.

Réunion publique électorale à Roubaix.

Une réunion électorale s'est tenue hier dans un local attenant aux magasins de M. Morel, rue de Tourcoing, 115.

Cette séance, qui avait pour but de solliciter les votes en faveur du candidat radical M. Dregnaucourt, a été peu longue.

Le bureau était composé de MM. Paulin Richard, président, Junker et Boonn assessseurs.

À l'ouverture de la séance, le président donne lecture de l'article 8 de la loi de 1868 disant : « Ne peuvent assister à une réunion que les électeurs de la circonscription électorale et les candidats qui ont rempli les formalités prescrites par l'article 1^{er} desusatus-consulte du 17 février 1868; » il invite les personnes étrangères à la circonscription à se retirer pour ne pas enfreindre la loi. Ensuite il prie M. Descat de venir à la tribune émettre ses vues politiques. Le maire de Roubaix étant absent (on a vu plus haut pourquoi) et personne ne répondant pour lui, malgré invitation faite à plusieurs reprises, M. Dregnaucourt donne lecture de sa profession de foi qu'il promet de livrer à la publicité.

Sa profession de foi lue, M. Dregnaucourt dit que le *Journal de Roubaix* l'accuse d'avoir accepté le mandat impératif pour l'Assemblée nouvelle. Le fait est exact, ajoute l'honorable candidat, mais ce mandat n'est que celui de ma conscience. (Salve d'applaudissements.)

M. Daudet succède à M. Dregnaucourt. Le discours écrit de cet orateur improvisé est gros de menaces et d'invectives contre l'empire. Il est surtout larmoyant de repentir, car M. Daudet, sachez-le, l'infortuné M. Daudet a dit : oui au plébiscite de 1870. *Proh pudor !*

À la fin de son discours, M. Daudet a formulé le vœu que le Cercle des Travailliers soit rouvert. (Les membres de ce Cercle, qui constituent la majorité de l'assistance, applaudissent à tout rompre.)

M. Moreau, venu de Paris pour donner un coup d'épaule aux frères et amis, prend ensuite la parole. Il se livre à de violentes sorties contre M. Descat. Il discute divers de ses votes à l'Assemblée nationale, il fait remarquer que ces votes ont été conservateurs, tandis que ceux de M. Dregnaucourt étaient, au contraire, du plus beau rouge. Nous n'avons pas besoin de dire que M. Moreau expose la conduite de M. Descat pour le jour le plus faux et le plus odieux.

Bref, M. Descat a fait toutes sortes de choses qui ne plaisent pas à M. Moreau; il en est une surtout que M. Moreau ne dit pas, mais que tout le monde se rappelle en voyant l'animosité, le parti-pris, l'injustice de l'orateur.

M. Moreau ne veut pas d'une République de carnaval, c'est ainsi que l'exprime le directeur des travaux qualifié la Répu-

qu'il s'est sauvé en sautant dans le traîneau. Mais, en le remerçant, tu ne lui as donc pas demandé de détails sur cette tragique aventure ?

— Je ne l'ai pas remercié, attendu que, le lendemain même, il est parti pour Varsovie.

— Il est parti si vite ? Et il ne se propose pas de revenir ?

— Il me semble que non... A vrai dire, je ne le sais guère.

— Vraiment, chère, tu pourrais, je le crois, porter plus d'intérêt au sauveur de ton cousin.

— C'est vrai, soupire Aline. Penser que, sans lui, je n'aurais plus revu Thadée !... Mais je ne sais pourquoi il ne me plaît guère, ce M. Witold. Il a des manières si rudes, si brusques, et avec cela une hardiesse et une brusquerie !

— Il me semble que sa hardiesse n'est qu'une forme de courage; et je ne l'ai point trouvé rude ni brusque, mais bien franc et décidé.

— Toi, Alexandra?... Mais n'a-t-il pas été presque indélicat même, en montrant si ouvertement, en ta présence, sa haine pour ton pays ?

— M. Turno, Aline, est un Polonais de race pure, un patriote exalté, et, pour cette raison, je ne pouvais, de sa part, m'attendre à autre chose.

(A suivre). Etienne MARCEL.

blique conservatrice). Il fait un tableau fort séduisant du Gouvernement de ses rêves, il parle surtout beaucoup des intérêts du travailleur, mais malheureusement, ce tableau est tout contraire à la réalité, et les ouvriers savent bien qu'ils n'ont jamais été si malheureux que quand les amis de M. Moreau ont pu s'emparer du gouvernement de la France.

Une certaine fraction de l'auditoire de M. Moreau a regardé par les alèzes, et chauffé à blanc par les déclamations de l'orateur, elle applaudit à outrance en criant : *Vive Dregnaucourt !*

M. Boonn, président de la chambre syndicale, (est-ce que, par hasard, ce serait le même Boonn qui lors des émeutes de 1867... enfin, passons, dans le doute, abstenons-toi, dit le sage), M. Boonn succède à M. Moreau. Cet orateur s'exprime avec une grande véhémence. « Il est urgent, dit-il, que les gouvernements s'occupent un peu des intérêts des travailleurs, ils ont assez fait pour leurs propres. L'ouvrier pense pour les bourgeois, n'est bon que pour boire, manger, travailler, dormir; c'est nous qui sommes la puissance intellectuelle. Il est temps que ça finisse. » Puis M. Boonn termine par la charge obligatoire contre M. Descat, et il engage à voter pour M. Dregnaucourt.

Des braves échaureurs accueillent la fin du discours de l'ouvrier orateur et de nombreux vivats saluent de plus belle le candidat radical.

M. Junker fait un nouvel appel aux citoyens présents qui, partageant les idées de M. Descat, voudraient en porter les champions devant l'assistance prête à les écouter.

Personne ne se présente. Alors, dit le président, puisqu'on est convaincu, et qu'il n'y a pas d'objection à faire, la séance est close.

Bravo, bravo ! crient un certain nombre d'auditeurs qui se dispersent au cri de : *Vive Dregnaucourt ! Vive la République !*

Réunion publique électorale à Tourcoing.

Hier dimanche à eu lieu à Tourcoing, au *Petit-Château*, une réunion provoquée par le parti républicain, afin d'entendre les déclarations de M. Desurmont. Il y a eu grande déception au début; on croyait que cette réunion allait être nombreuse; 50 ou 60 personnes au plus y étaient présentes. Pourtant, vers la fin de cette séance, qui n'a duré environ qu'une demi-heure, le nombre des assistants s'est accru d'une manière sensible.

Les premiers rangs avaient été réservés aux organisateurs de la séance, parmi lesquels nous remarquons M. Testelin, venu de Lille, et qui, pour avoir accès dans la salle, a posé sa candidature et remis sa déclaration à M. le commissaire qui l'a acceptée.

La séance est ouverte; on procède à la formation du bureau. M. Jules Lelie est nommé président, MM. Pollet, Hanbrouk et Leduc-Wattel sont nommés assessseurs.

M. le président donne la parole à candidat M. Desurmont, pour se présenter officiellement sa candidature. M. Desurmont, qui n'est pas orateur, s'en fait, annonce d'un air assez gauche et embarrassé, et d'une voix très basse, qu'il va, non pas faire un discours, mais lire un discours, afin, dit-il, de mieux graver dans l'esprit de son auditoire; nous acceptons vaille que vaille cette explication.

Alors, prenant un papier, il commence par débiter avec la même richesse de style, et d'un ton maillard, ce qui est contenu dans sa profession de foi que nous connaissons déjà, et à laquelle il n'a fait qu'ajouter cette phrase bien de fois répétée : « Je veux les libertés pleines et entières et non les licences. Que d'esprit, que de talents ! et que de nuits il a dû passer pour trouver cela. »

M. le président annonce à l'Assemblée qu'il donnera la parole à celui des électeurs qui la demandera. M. Auguste Lefèvre se lève et demande à M. Desurmont s'il maintient tous ses votes de 1848; le candidat répond affirmativement en disant : « Je suis toujours le même homme. »

M. Lefèvre rappelle à M. Desurmont quelques-uns de ses votes anti-conservateurs. Le candidat semble avoir peu appris depuis 1848; en revanche, il a beaucoup oublié. Il ne sait plus... Il ne se souvient plus... Les questions de M. Lefèvre paraissent l'embarrasser terriblement.

M. Lefèvre lui demande alors quel serait son vote sur l'enseignement supérieur : « Je voterais cetteliberté dit-il, mais sous le contrôle de l'Etat; je ne veux pas de puissance au-dessus de l'Etat. »

Les demandes continuent : Nous allons avoir à renouveler nos traités de commerce, que ferez vous pour les défendre ? Ici le candidat se trouble et avoue que la question est embarrassante. Alors M. Testelin lui souffle le mot de la situation : « Les chambres de commerce », M. Desurmont, s'accrochant à cette échappatoire comme un noyé à une planche de salut, déclare qu'au moment venu il s'entendrait avec les chambres de commerce et agirait de concert avec elles.

M. le président, prenant en pitié l'embarras du candidat, auquel la présence d'esprit et la parole font défaut, annonce qu'il va donner la parole à M. Testelin. Mais une telle proposition excite un violent tumulte dans l'Assemblée, tout le monde demande pourquoi M. Testelin est là et ce qu'il y vient faire. M. Leloir, dominant le bruit par la voix et par les gestes, finit par faire entendre ces paroles : « M. Testelin est ici par le droit qu'il s'est acquis en posant sa can-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 13 FÉVRIER 1876.

Patrie & Dévouement

PREMIÈRE PARTIE

V

(Suite)

« Sacha, si tu n'as jamais été malade et en délire, tu ne sais pas ce que c'est que les douces du réveil, disait Aline, en joignant les mains avec une extase joyeuse. Figure-toi ce qu'on éprouve quand, après avoir rêvé de mort affreuse et d'épouvantable carnage, de prunelles sanglantes qui viennent chercher vos yeux et de dents féroces qui déchirent un visage aimé, figure-toi ce que c'est que de voir ces visions s'enfuir, de sentir descendre sur soi la fraîcheur et la paix, et de contempler en s'éveillant tous ceux que vous aimez et qui vous regardent. Et c'est là justement ce que j'ai éprouvé, amie. Quand j'ai pu reconnaître tout autour de moi, et me reconnaître moi-même, ma première impression a été délicieuse, je l'assure... Mon père était allé à la place, auprès de la fenêtre; ma tante, au pied du lit, lisait dans